

Laurence Deonna : "la guerre a deux voix" : douleur sans frontières

Autor(en): **Deonna, Laurence / Mathys, Christiane**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **74 (1986)**

Heft [6-7]

PDF erstellt am: **19.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-277991>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LAURENCE DEONNA : « LA GUERRE A DEUX VOIX » **DOULEUR SANS FRONTIERES**

Les communiqués officiels font état d'opérations de ratissage, de nettoyage... Propre en ordre, la guerre ? Pour le moins délimitée, nommée et, comble de l'imposture, terminée : ainsi parlera-t-on de la « guerre des six jours », si l'on est Israélien et de la « guerre de juin » dans le camp ennemi.

Mais ouvrez le dernier livre de Laurence Deonna, qui a voulu donner la parole à celles qu'on ne consulte jamais quand il s'agit de faire la guerre. Cela donne un ensemble impressionnant de témoignages de femmes — tous contrôlés, datés — qui ont vécu le drame de la guerre israélo-égyptienne de 1949-1974, dans un camp ou dans l'autre ; d'où cette « guerre à deux voix ». L'Histoire officielle, abstraite, froide, se mue en autant d'histoires personnelles qu'il y a d'êtres atteints par la guerre.

Fatma Youssef (Egypte), sa fille, et en médaille, ses deux fils, Moustafa et Magdi, tués à six jours d'intervalle dans la guerre d'octobre 1973. Ses mots sont exactement les mêmes que ceux de Tzefira. Elle parle, elle, de la célébration de la victoire à Ismaïlia : « Quelle horrible cérémonie ! Il y avait des milliers de personnes. Une bouteille de Pepsi à la main, des soldats rigolaient ».



Tzefira Yonathan (Israël) et son fils Lior tué dans la guerre d'octobre 1973. A propos des funérailles de son fils, elle dit : « Quelle horrible cérémonie ! Il y avait des milliers de personnes. Une bouteille de jus de fruit à la main, des soldats plaisantaient ».

Photos Laurence Deonna



Dans la chair et le cœur de ces femmes, la tricherie n'est pas possible : lorsqu'elles ont perdu leur fils ou leur époux en 1949, c'est encore **aujourd'hui** la guerre pour elles, et la guerre possible **demain** les tenaille déjà, malgré les traités de paix, quand elles voient grandir leurs fils.

On se prend à rêver, en feuilletant le livre, que toutes ces femmes se liguent contre cette atroce duperie qu'est la guerre !

Mais non, c'est une vaste enquête, avec le respect dû aux points de vue les plus divers exprimés sur une même toile d'intolérable souffrance. Et sans concession à la littérature. Laissons la parole aux femmes de la guerre.

« La guerre est indissociable de notre vie ».

► « Je réalise qu'en Israël l'armée fait partie de la culture, comme l'école, comme les chansons... Un Israël sans guerre me semblerait irréel ».

Il avait seulement 17 ans quand il s'est engagé. J'étais fière de lui ! ».

« A peine mon fils avait-il donné sa vie, qu'une de mes filles a repris le flambeau. Elle a demandé à s'engager avant l'âge, elle n'avait pas ses 18 ans. Aujourd'hui, j'ai trois filles et deux fils à l'armée. Tous mes enfants sont fiers de servir. »

« Un homme bon, même s'il est infirme, c'est mieux qu'une brute ».

« Oh, oui, j'en connais beaucoup de femmes qui ont épousé des handicapés. J'ai même une amie qui a divorcé d'un homme complet pour épouser un manchot... Mon mari, je l'aime parce qu'il est fort, et pourtant c'est un doux et il souffre ».

« La guerre de juin 1967, c'est la guerre des mensonges ».

« Mon mari, mon aviateur, ils me l'ont tué sous Nasser. Comment il est mort ? Que veux-tu que j'en sache ! Jamais ils ne me l'ont dit, et ils ne me le diront jamais... La radio mentait : nos forces ont descendu des dizaines d'avions israéliens ! Nasser mentait ».

« Je suis en deuil, mais je ne suis pas malheureuse, puisque mon fils est mort en martyr ».

« J'ai confiance, j'ai confiance... Ceux qui dirigent emmènent les hommes à la guerre, alors Dieu pour les reconforter leur dit : vous n'êtes pas vraiment morts ».

« Le pire, c'est pour les mères ».

« Nous, les femmes de la guerre, nous avons à la fois envie et peur d'en parler, parce que nous sentons qu'à trop déterrer nos souvenirs, la folie nous guette ».

« Je ne hais pas le soldat égyptien qui a tué mon fils... Cette petite phrase, prononcée lors d'une interview, m'a fait perdre bien des amitiés ».

« Si je pouvais arrêter le train de la guerre en me jetant dessous, je n'hésiterais pas une seconde ».

Le dernier mot sera pour Laurence Deonna, qui a interviewé avec tant de tact et de rigueur toutes ces victimes de la guerre : « Quand les femmes peuvent — et savent — s'exprimer, elles ont des choses à dire... Et ce n'est pas seulement le sentiment qui les guide, comme veulent les clichés... Un autre cliché me turlupine également : les hommes auraient pour eux la logique. Quelle logique ? La logique qui conduit le monde au chaos ? »

Christiane Mathys

La guerre à deux voix, éd. le Centurion/Labor et Fides, 1986.

A LIRE

VOL DE FLAMANTS

Souvenirs d'Afrique aurait mérité un 8e Oscar pour avoir rappelé l'existence de l'écrivain Karen Blixen et son talent, et en particulier son livre autobiographique « Out of Africa » ; c'est d'ailleurs le sous-titre du film, ce qui incite à quelques comparaisons.

La traduction française est intitulée « La Ferme Africaine »*, ce qui dit bien sur quels aspects de ses souvenirs Karen Blixen voulait mettre l'accent. Et cela, malheureusement, le film ne le dit pas suffisamment. Il nous présente une très belle histoire d'amour, mais « La Ferme Africaine » est aussi une histoire d'amour entre Blixen et l'Afrique. L'essentiel du livre, ce sont les rapports qu'elle a entretenus avec les populations kikouyou qui travaillaient et vivaient sur ses terres, les Masais, dont la réserve jouxtait ses terres, les femmes de ses ouvriers, les Somalis qui — déjà — émigraient au Kenya pour y trouver du travail, et quelques Européens tentés par l'aventure africaine. Karen Blixen analyse notamment avec une grande finesse les différences entre les Africains et les Blancs sur un certain nombre de points : le sentiment du droit, l'appréciation du

temps et celle de la réalité, l'idée de changement, la vieillesse, la vie et la mort.

Souvenirs nostalgiques égrenés avec l'art de conter caractéristique de Blixen. Portraits inspirés par une profonde compréhension humaine. Descriptions de paysages aussi évocatrices que les plus belles photographies du film. Livre d'autant de l'époque coloniale, bien sûr, puisque l'auteur a vécu en Afrique de 1912 à 1931, mais une époque aussi où quelques coloniaux éclairés pouvaient être qualifiés de paternalistes sans que ce fut forcément péjoratif. On regrette que le film rende mal compte de ce tissu de relations humaines qui fait l'intérêt de ce livre, écrit d'une plume légère et féminine.

Perle Bugnion-Secretan

* Gallimard, coll. Folio.

Signalons pour celles et ceux qui voudraient faire plus ample connaissance avec cette femme remarquable — et féministe — que fut Karen Blixen, que Gallimard a édité ses livres les plus connus et entre autres ses « **Lettres d'Afrique** ».

NUIT ET BROUILLARD

Lauréate du prix Kleist en 1928, Anna Seghers est considérée comme la grande dame des lettres allemandes. **Transit***, qu'elle a commencé d'écrire en 1941 sur le paquebot qui l'emmenait au Mexique, passe souvent pour être son plus beau roman : « A cause de la situation historique, atroce, unique, qu'elle a choisie comme modèle-référent », note l'écrivain allemand Heinrich Böll en 1964. Un roman sans défaut, écrit avec l'assurance du somnambule, ajoute-t-il élogieusement.

Tout comme le narrateur anonyme qui parle à la première personne dans **Transit**, Anna Seghers a dû fuir devant les persécuteurs nazis. Ceux-ci n'ont-ils pas interdit ses livres avant de les brûler ?

Transit est le fruit d'une expérience personnelle. L'auteur, réfugiée en France dès 1933, y retrace en effet la vie des fugitifs de tout poil, à la quête d'une hypothétique autorisation pour quitter le pays, un visa, un transit. Ils savent, en effet, que la nuit et le brouillard tombent inéluctablement sur la France. Partir pendant qu'il est encore temps, voilà l'obsession de toute une société agglutinée autour de Marseille en 1940.

Le narrateur guide ses lecteurs à travers les rues de la ville, dans les hôtels

surpeuplés et borgnes, dans les bistrotts et les consulats, où de longues queues de républicains espagnols, d'opposants allemands, de juifs, d'écrivains et d'artistes se forment au petit jour déjà.

Qu'importe la longue attente, qu'importent la rapacité des hôteliers, l'arrogance des fonctionnaires, la lourdeur et la méfiance d'une administration tatillonne, quand il s'agit de sauver sa peau ?

A Marseille, la vie est sans pitié : c'est le règne du chacun pour soi. Même les amours qui se nouent au gré des rencontres respirent la précarité. Le narrateur, qui tient le destin de Marie entre ses mains, oscille lui-même entre la mesquinerie et la grandeur d'âme. Difficile, d'être généreux, quand on a perdu sa jeunesse dans les camps de concentration, sur les routes et dans de navrantes chambres d'hôtel auprès de filles que l'on n'aime point. Difficile, d'être généreux, quand on a perdu l'espoir...

Et si cette situation historique, atroce, unique, selon Heinrich Böll, avait fait des petits ?

Eliane Daumont

* Transit, d'Anna Seghers, Editions Alinea, 1986, 247 p.